

DIDIER VAN CAUWELAERT

UNE VRAIE MÈRE
... OU PRESQUE

roman

ALBIN MICHEL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Quinze exemplaires
sur vélin bouffant des papeteries Salzer
dont cinq exemplaires numérotés de 1 à 5
et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de I à X*

© Éditions Albin Michel, 2022

Ma mère, qui passait rarement inaperçue, est décédée d'un coup de bière aux obsèques de son cancérologue. Le porteur avant gauche avait marché sur son lacet, et le cercueil qui remontait l'allée de la cathédrale l'avait percutée de plein fouet. Avant de succomber à ses blessures, elle m'a demandé deux choses : garder son appartement en l'état et continuer de faire rouler sa voiture.

– Tu promets, lapin ?

J'ai promis. Et j'ai tenu. L'appartement, elle m'en avait fait donation chez le notaire, trois ans plus tôt, dans l'illusion de réduire les droits de succession. La voiture, négligeant de changer la carte grise, je l'ai laissée à son nom. D'où le cauchemar dans lequel je me débats aujourd'hui.

*

Après tant d'années de tensions et de reproches à mots couverts sous ses démonstrations d'amour, les premiers mois de sa mort furent moins difficiles à vivre que prévu. L'ironie du sort n'atténue pas le chagrin, au contraire, elle l'exalte, elle le rehausse telle une épice. Chaque fois que je croisais des amis de ma mère, les condoléances faisaient briller leurs yeux dans l'effort désespéré de ne pas céder au fou rire. Quel beau cadeau de départ pour les proches, un trépas qui suscite ainsi l'hilarité. Si, comme on le dit, nos larmes plombent les défunts, alors l'âme de Simone Pijkswaert devait se sentir aussi légère qu'une plume, dès qu'on évoquait sa mémoire.

Et puis mes rapports avec sa voiture avaient installé entre nous une connivence plutôt rare de son vivant. Cintré dans le siège baquet dont je n'avais pas modifié la position de conduite, je bravais les interdits autour du volant sport qu'elle n'avait jamais confié à personne. Au début, la situation ne présentait que des avantages, et j'en savourais le clin d'œil à chaque contravention. Dès que je descendais à Nice, je rebranchais la batterie du vieux

bolide écarlate que, trente ans durant, elle avait bichonné comme une Ferrari. En fait, c'était une Renault Fuego. Un coupé milieu de gamme des années 80, aussi oublié que ringard, fiasco notoire à l'époque malgré une ligne fluide, un confort subtil et des performances bluffantes – surtout dans la version Turbo que lui avait cédée un client insolvable, en paiement du jardin à l'anglaise qu'elle lui avait créé sur les hauteurs de Cannes. Zéro à 100 km/h en huit secondes et reprises fulgurantes, la pétulante vintage me changeait des molleses de la pantoufle hybride que je conduisais à Paris. Le parfum de maman y flottait encore. J'avais gardé son chapeau de paille sur la banquette arrière et ses derniers mégots de Marlboro dans le cendrier – on ne se refait pas : j'ai toujours eu la sensibilité d'un conservateur de musée. « Vous n'arriverez jamais à lui enlever ses manies de vieux garçon », avait-elle prédit à Tiphaine, dans ses efforts multiples et variés pour la dissuader de m'épouser.

Dès le berceau, nous avons eu des rapports conflictuels. Je lui recrachais à la gueule son lait maternel, et elle ne m'avait jamais pardonné de lui préférer les « biberons du commerce » que seul mon père réussissait, dans son infinie patience, à

me faire ingurgiter. Mon père. Le premier problème entre nous, avant les femmes. Son caractère aussi doux qu'intraitable, son humour au troisième degré et sa bienveillance pointilleuse de juge pour enfants désarmaient tout le monde – sauf elle. Indifférent aux tentatives d'emprise maternelle, je calquais ma personnalité sur lui et prenais toujours son parti quand elle le houspillait. D'où le conseil qu'il me répétait souvent : « Fais semblant de m'aimer un peu moins, bonhomme ; tu la rends jalouse et ça nous retombe dessus. » Il n'avait qu'un seul défaut à mes yeux : son nom d'origine belge qui empoisonnait ma vie scolaire. J'avais beau préciser vingt fois par jour que P-i-j-k-s-w-a-e-r-t se prononce *Peïksouarte* et non *Pic vert*, les petits Niçois pur jus me persécutaient à coups de nom d'oiseau et d'histoires de frites. Mes ripostes à un contre dix se soldaient par des gnons dont ma mère le rendait responsable : « Avec ce patronyme impossible que tu nous as collé... ! » Il se contentait de répondre d'un ton conciliant que, si elle ne l'avait pas épousé, mon existence n'aurait pas été forcément plus paisible sous son nom de jeune fille – Toumou.

Sans tomber dans la psychanalyse de comptoir,

on peut déduire que les affrontements ponctuels qui pimentaient leur passion furent à l'origine de ma vocation de romancier, l'évasion fictionnelle sous boules Quies m'ayant offert les délices de la tranquillité jointes au pouvoir de refaire le monde à mon goût sur des feuilles volantes. La seule censure qui parvenait à franchir ma barrière d'isolation phonique était le hurlement biquotidien de ma mère : « À table ! »

Et puis un coup de couteau avait déchiré sa vie. Du jour au lendemain, une prise d'otages au tribunal pour enfants avait reconverti l'épouse volcanique en veuve admirable, mais le report affectif auquel elle s'attendait du fond de sa détresse ne s'était pas produit : jamais elle n'avait réussi à remplir dans mon cœur le vide laissé par mon père. Ça n'empêchait pas les sentiments. Je l'admirais autant qu'elle me crispait, elle était mon contraire absolu et l'amour que j'avais pour elle, en toute lucidité, tenait moins du devoir filial que de l'attachement obstiné d'un fan à l'égard d'une star insupportable.

Dotée d'un ego sans mesure, elle ne s'était jamais remise en question une seconde, se considérant comme la plus grande paysagiste de la Côte d'Azur et la meilleure cuisinière du monde – ce qui, en

bonne chrétienne, la rendait pleine de mansuétude pour les envieux qui composaient à ses yeux l'essentiel de l'espèce humaine. Assumant sans complexe un physique sculptural de style Ava Gardner, elle avait encore gagné en séduction avec le veuvage. Devant sa clientèle comme auprès de ses nombreux courtisans, elle jouait les beautés inaccessibles pour maquiller le désespoir de sa solitude choisie.

Quand, victime des détournements de son associé, sa jardinerie s'était retrouvée en liquidation judiciaire, elle n'avait plus régné que sur ses fourneaux. La rage au ventre et le cœur sur la main, elle concoctait chaque dimanche pour six personnes un déjeuner pantagruélique et comminatoire (« Vous n'allez quand même pas m'en laisser ? »), puis allait distribuer les restes à ses amies malades au volant de son coupé framboise que, dans un même respect du qu'en-dira-t-on et du Code de la route, elle conduisait avec la rigueur spectaculaire d'une pilote de rallye, se targuant de n'avoir jamais été verbalisée de sa vie.

J'eus mon premier excès de vitesse dans le tunnel de Cimiez, trois jours après son décès. Flash du radar et contravention trouvée dans sa boîte aux lettres, à mon séjour suivant. Visiblement, le service

des cartes grises la croyait toujours de ce monde, à l'instar de Canal +, du Secours catholique et du fichier abonnements de *Nice-Matin*. J'ai payé l'amende avec mon smartphone, mais les deux points perdus étaient pour elle. Ce qui m'arrangeait bien, n'en possédant plus que trois sur mon permis – téléphoner au volant dans les bouchons parisiens, assis par-dessus ma ceinture de sécurité bouclée pour en neutraliser les bips d'alarme, était chez moi une seconde nature.

À Nice, c'est la puissance du moteur qui me jouait des tours. La situation s'est répétée à chacun de mes séjours : contrôles radars, feux grillés à l'orange, priorités refusées... Habitué aux accélérations léthargiques de ma Toyota Prius, mon pied ne parvenait pas à dompter les élans inopinés du turbo de la Fuego. Je pensais que l'administration fiscale, dont les fichiers se croisaient avec tant d'efficacité quand il s'agissait de ponctionner le contribuable, ne tarderait pas à s'apercevoir qu'elle amputait le permis d'une défunte. Mais non. En trois mois, ma mère avait perdu onze points. Avec une jubilation gourmande, je lui demandais pardon à chaque PV. Infortunée Simone, si soucieuse de sa virginité

pénale de championne du volant. Elle n'avait jamais aussi mal conduit que depuis qu'elle était morte.

Ça ne faisait pas rire ma femme. « Usurpation d'identité, ça s'appelle ! Pierre, tu sais ce que tu risques en roulant dans sa guimbarde à la con ? Même d'où elle est, elle va continuer à te pourrir la vie ! » Entre elles, ça n'avait jamais été l'idylle. En fait, elles ne s'étaient quasiment plus parlé depuis le deuxième Noël de notre mariage. Quand sa belle-fille lui avait offert, pour la seconde fois, un des prestigieux pulls équitables façon mohair en bouteilles d'eau recyclées qu'elle faisait fabriquer en Chine et étiqueter dans la Drôme, elle avait eu droit à un tonitruant : « Quelle surprise, un Tiphaine P. ! Espérons que je pourrai le porter, celui-ci : j'ai enfin trouvé une crème qui apaise mes allergies aux poils de plastique. »

Aussi, lorsque Toumou Simone, veuve Pijkswaert, fut informée par une lettre à l'en-tête du ministère de l'Intérieur qu'elle ne possédait plus qu'un point et qu'elle s'exposait, dès la prochaine infraction, au retrait de son permis de conduire, le soulagement joyeux de mon épouse fut à la hauteur des rancoeurs accumulées du vivant de la contrevenante. « Génial ! Tu n'as plus qu'à vendre son tas de fer-

raille, s'il vaut encore quelque chose. Fini les conneries. »

Sauf que... Le mois suivant, lorsque je redescendis à Nice pour le Festival du livre, seul une fois de plus, Tiphaine détestant le climat et croulant sous les problèmes de son entreprise, je découvris dans la boîte aux lettres un courrier de la préfecture. On proposait à ma mère de s'inscrire à un stage de sensibilisation à la sécurité routière, d'une durée de deux jours et d'un coût de trois cent dix-neuf euros, qui lui permettrait de récupérer quatre points. La prochaine session aurait lieu les 20 et 21 septembre 2021 au centre agréé de Nice-Ouest, avenue de la Californie.

– Il vous reste soixante-douze heures pour engager une sosie, commenta Indra, l'auxiliaire de vie à qui je venais de raconter l'histoire de la conductrice fantôme.

On éclata de rire, entre deux cuillérées de purée qu'elle enfournait dans la bouche de tante Josette. Mais je n'allais pas tarder à me rendre compte que son trait d'humour n'était pas totalement gratuit.

Ancienne institutrice qu'une série d'AVC avait réduite au rang de légume intermittent, la sœur aînée de ma mère occupait un deux-pièces meublé au Serena Palazzo, une résidence services pour seniors près de la gare de Riquier. Restaurant à nappes, salle de goûter-spectacle et cour fleurie avec mini-piscine : les prestations étaient luxueuses mais le loyer n'excédait guère les mensualités d'un Ehpad. Quand son mari et elle, qui faisaient hôpital à part, avaient été déclarés sortants, ma mère leur avait trouvé, grâce à un conseiller municipal friand de ses raviolis, cette structure d'accueil inespérée. Ils y avaient vécu en paix trois ans et demi, jusqu'à la rupture d'anévrisme de mon oncle. Retranchée dans son passé, Josette continuait d'y végéter en compagnie de son auxiliaire de vie, jolie

trentenaire d'origine indienne qui combinait souple féline et sérénité de vache sacrée. Les deux sœurs ne s'étaient jamais ressemblé en rien et, jusqu'à son décès, l'exubérante hyperactive avait reproché à la casanière effacée d'avoir un pied dans la tombe.

Ce jour-là, en panne sèche devant l'écran de mon livre en cours, je ne sentais aucune urgence à retourner m'enfermer dans ma chambre d'enfant pour tenter d'en extraire cette biographie romancée que ma mère m'avait tant réclamée. « Toutes mes amies se demandent pourquoi tu n'écris pas sur moi », ressassait-elle à chacune de mes visites. Le texte consacré à mon père, treize ans plus tôt, avait bien marché et elle était certaine que son personnage plairait encore plus au public, me reprochant avec une impatience croissante d'attendre sa mort pour la priver de son succès. Il en résultait une véritable gêne à la mettre en scène à titre posthume, gêne qui avait fini par déboucher sur un blocage assez démoralisant. Avant d'aller dédicacer le lendemain après-midi au Festival, je m'étais juré d'écrire au moins trois mille signes, et j'en avais déjà effacé mille huit cent vingt-trois.

Aussi, quand Indra me proposa d'accompagner

avec elle tante Josette à l'animation de seize heures, je ne sentis pas nécessaire de me dérober, même lorsqu'elle ajouta, désignant la photo encadrée où je souriais entre les deux sœurs, le jour de mes quarante ans :

– Ça fera plaisir à l'animatrice, elle vous a reconnu.

*

Lorsque nous sommes entrés dans la salle du goûter, un pianiste hors d'âge jouait *San Francisco*, le vieux tube de Maxime Le Forestier.

– Si vous avez le passe sanitaire, m'a dit l'hôtesse qui préparait au comptoir les assiettes de gâteaux, vous pouvez vous installer à l'intérieur, sinon c'est dehors.

J'ai regardé les trois papys assis sous la bruine derrière la porte-fenêtre ouverte, qui ont brusquement coincé leur parapluie sous le coude pour battre des mains. Boudinée dans une salopette en jean vert, une sexygénéraire aux cheveux roux coupés Jeanne d'Arc venait de surgir à grands pas du couloir. Après avoir stimulé puis interrompu les applaudissements par des gestes de chef d'orchestre, elle se tourna vers le

pianiste qui, avec un coucou de la main, toussa en retirant son masque et entreprit de recommencer méthodiquement l'intro de *San Francisco*. Alors, parcourant façon stand-up ses trois mètres carrés d'espace scénique cernés par les déambulateurs et les fauteuils roulants, la rouquine en vert fluo, lèvres collées au micro, se mit à postillonner les paroles de son cru qu'elle avait greffées sur la mélodie lénifiante :

*C'est une peu-re bleue,
Accrochée à leurs campagnes
De vaccination,
Pour notre santé,
Ils nous piquent les clés
De nos libertés.*

*On se déchire ensemble,
Chacun a la trouille de l'autre...
On se contamine
Même si on s' vaccine
Avec ces toxines.*

Des « Oh ! » d'indignation, des gloussements potaches et des « Plus fort, on n'entend pas ! »

entrecoupaient les horreurs qu'elle distillait avec une voix de velours et des yeux de braise. Reprochant d'un claquement de doigts une fausse note à son accompagnateur, qui peinait à déchiffrer la partition sur laquelle il venait d'éternuer, elle leva le bras en signe de pause pour lui laisser le temps d'essuyer les notes, puis attaqua son refrain en haussant les sourcils, la main plaquée sur la gorge :

*San Vaccino m'enfume,
San Vaccino m'transhume,
San Vaccino...*

*Où êtes-vous ?
Coluche, Bedos...
Desproges...
Protégez-moi !*

Après une salve de bravos, de sifflets gargouillants et de coups de canne sur le parquet, elle reprit son tour de piste en massacrant allègrement de son accent niçois ceux qu'elle appelait les « transhumancistes », apprentis sorciers voulant faire de nous des moutons sans défenses, sans secrets, sans

révolte et sans joie. Puis elle conclut en rappelant au public la manif du surlendemain, place Masséna :

– Départ du minibus à quatorze heures devant la résidence, comme la semaine dernière. Seniors et senioras, je vous embrasse. Et n’oubliez pas de suivre la *vraie* actualité du virus sur ma page Facebook, avant qu’ils ne bloquent le compte. Je vous rappelle mon pseudo, les amis : Hérode Antipasse.

Amusé par son jeu de mots biblique, cette référence au monarque de Galilée devant lequel comparut Jésus, je vis la tornade rousse foncer droit sur moi, poing tendu, pour choquer mes phalanges avec une vigueur rayonnante en lançant de sa voix de stentor :

– Pierre Pijkswaert, quelle joie de vous rencontrer enfin ! Lucie Castagnol. Je suis la porte en face de votre tante, mais toujours par monts et par vaux quand vous venez la voir. Que voulez-vous, je fais les courses pour quarante-six personnes, ajouta-t-elle en balayant d’un geste circulaire les vieux autour d’elle, c’est comme ça qu’on fidélise un public – non, je rigole. Et je donne aussi des coups de main aux Restos du cœur. Vous avez vu que les indigents qui font la queue devant nos souprières

sont menacés de passe sanitaire, eux aussi ? Un scandale ! J'ai souvent croisé votre maman, je l'adorais. Pour moi, c'était une référence.

Je ne voyais pas bien le rapport, si ce n'est que Simone livrait elle aussi ses raviolis, ses rognons flambés, ses paupiettes Orlov et ses tartes au citron meringuées à domicile quand ses amis n'étaient pas en état de sortir, mais j'ai remercié en la félicitant pour son humour au vitriol.

– Et encore, je me suis assagie avec l'âge – pas le mien, je vous rassure, celui de mes spectateurs. Quand on a joué Brecht et Feydeau en MJC comme moi, c'est un peu rude de se faire siffler par des dentiers – mais non, mes chéris, je vous adore –, enfin bon, *the show must go home*, et mes prestations me permettent de payer mon loyer. Oui, je vous disais, votre maman était une sacrée beauté, un tempérament de feu. Et quel parcours, mon Dieu, quel destin fabuleux !

J'ai acquiescé d'un sourire entendu pour ne pas amoindrir le prestige de la défunte. Mais le seul fait marquant, dans sa vie de labeur ingrat, était la rose Arielle-Dombasle qu'elle avait créée pour les noces de l'actrice en 1993, ce qui lui avait valu d'être invitée à Saint-Paul-de-Vence par l'attaché de presse

du mariage. Cet événement unique, immortalisé par une photo dans *Nice-Matin*, elle en avait drapé son existence de telle manière que, sous le flot d'allusions aux clauses de confidentialité qu'elle disait avoir signées, on ne voyait plus en elle qu'une habituée des stars rompue à leurs confidences – alors qu'elle s'était contentée pendant trente ans de fleurir anonymement leurs loges aux studios de la Victorine, à cent mètres de sa jardinerie.

– Comme elle doit vous manquer ! conclut la chanssonnière en pressant mes mains dans les siennes. Oh pardon ! geste barrière... Je vous désinfecte.

Elle sortit de sa poche fessière un petit flacon de plastique bleu, étiqueté Notre-Dame de Laghet, et me frictionna les doigts d'eau bénite en disant que ça attaquait moins la peau que le gel hydroalcoolique.

– Allez, je vous laisse avec votre chère tante, soupira-t-elle en lui frottant sa coiffure au bol comme on astique un meuble. Elle a bien de la chance de vous avoir. Vous me signerez un de vos livres, la prochaine fois, promis ? Sans me vanter, je suis fan.

J'ai regardé la bête de scène marcher vers le cou-

loir d'un pas de chasseuse alpine, avec un bisou du bout des doigts pour son accompagnateur qui, lunettes rivées à la partition manuscrite de *San Francisco*, repassait au feutre les notes délavées par son éternuement.

– Elle assure, non ? a souri l'auxiliaire de vie en allant aider le vieil homme à passer du tabouret de piano à son fauteuil roulant. Un peu gonflante au quotidien, mais elle se met toujours en quatre pour rendre service.

– C'est l'impression qu'elle donne, ai-je répondu avec une courtoisie détachée.

Sans me douter que j'allais bientôt en faire l'expérience personnelle.